

UJA 8

Le silence des vagues

Mon tendre Marin,

Comment te l'annoncer ?

Je me suis rendue chez mon médecin ce matin. Le brave homme m'a examinée, son expression savante fixait mon corps, il me posait mille questions auxquelles troublée comme je l'étais, je ne répondais qu'à moitié. Il se trouve que je me sentais fort mal depuis ton départ. Il commença par imaginer quelque tristesse passagère susceptible de tourmenter mes humeurs. C'est aussi ce que je supposai. Puis, à force d'examens, je vis ses traits se détendre, un sourire égayer son visage, et ses yeux me contempler avec un bonheur que je ne compris pas, mais qu'il m'expliqua aussitôt.

« Ces humeurs, que vous ne savez identifier, ne sont point le fruit de votre inquiétude. Un petit être sommeille en vous, et vous comblera bientôt de sa présence. »

Je peine à te peindre mon ressenti face à cette nouvelle. Mes émotions se sont succédées, chacune prenant la place de celle qui venait de m'envahir. Néanmoins, je ne retiens que cette joie indescriptible qui me traverse encore, et que je tends à te communiquer.

Notre enfant naîtra le jour de ton retour. Il me tarde de vivre cet instant fabuleux, que j'imagine déjà avec rêverie.

Je t'embrasse passionnément,

Ton aimée Océane,

En ce dix-huit mai 1825

Océane, mon épouse adorée,

J'ai pensé en lisant le début de ta lettre, que tu étais malade. Je le devins moi-même en découvrant pleinement son contenu.

*Si loin, alors que je devrais être à tes côtés en ces instants bénis. Je me sens fautif d'être séparé de toi. Je ressens ton manque, et celui de l'enfant à naître. J'aimerais te serrer dans mes bras, je le veux chaque matin et quand mon soleil se couche et que le tien se lève, mon amour est plus brûlant encore.*

Je voudrais le crier à la Terre entière : « Bientôt je vais être père ! Du plus bel enfant ! L'enfant de la femme la plus merveilleuse que le monde ait jamais porté ! »

À défaut de la Terre, tout le port a entendu résonner mes cris, et tous les membres de l'équipage sont au courant. Christophe veut être le parrain !

Ma chère, je ne sais quand je rentrerai, et ne peux te dire si j'assisterais au miracle de notre enfant. Ma seule promesse est mon amour infini pour vous.

Je t'embrasse mille fois

Marin, de l'autre bout du monde

Le 25 juin 1825

Ma douce,

Je suis semblable à un fou en cage. Ma nervosité emplit toutes les cales du navire. Pourquoi n'ai-je reçu aucune lettre ? Le pays ne m'apporte rien que du vent, et le sel amer entre par ma bouche et déborde jusqu'à mon âme.

Je ne cesse de scruter l'horizon en espérant que tu vives ! Je peine à dormir, et mes jours sont comme de mauvais songes...

Nous partons dans une semaine et cette lettre s'en va ce soir avec la régata rapide.

Quelle souffrance ! Lorsque nous eûmes quitté Saint-Louis, j'avais le coeur plein de joie. Au Cap je ne m'inquiétais pas de ton silence, car je sais comment circulent les postes maritimes, et avec quelle incertitude. À Delhi cependant, j'étais sûr de trouver ta trace, un fragment de toi, de vous ! Et pourtant rien. À Jakarta, rien. À Sydney, rien. Combien de lettres j'ai pu t'écrire, dans chaque port ! Et à chaque départ mon coeur se creusait davantage. La mer devint un calvaire. Celui de l'homme séparé des siens depuis trop longtemps. Quelle longue solitude passé Nouméa... J'étais un fantôme aux abords de la Terre de Feu et à Rio j'ai pleuré toutes les larmes de l'océan.

Quand me reviendras-tu ?

Aujourd'hui à La Havane, j'ai l'impression que mon trajet précédent fut comme un long deuil, et que petit à petit je revois perler notre soleil. Il n'y a plus qu'un Atlantique pour nous séparer. Qu'est-ce, pour un homme qui a vogué sur tous les flancs du monde ?

Je prie à chaque instant la bonne Mère pour que ton silence ne soit pas celui de la mort... Ma famille me l'aurait dit. Ou nos amis sûrement. Oh ! Vois-tu dans quelle tourmente je suis ?

Je regarde arriver chaque navire avec autant de désir que de peur.

Quand reviendras-tu ? L'enfant est-il né à l'instant où j'écris ? Puisse Dieu nous protéger. Et l'appeler Océan.

Marin

Toujours près de vos coeurs

Le 28 janvier 1826

Mon cher, mon adoré Marin,

L'instant si attendu est enfin arrivé !

Notre enfant a vu le jour, et dort tout près de moi. Les cheveux qui parsèment sa minuscule et adorable tête sont les miens, mais j'ai vu dans ses yeux le même regard perçant et expressif que *celui qui anime ton visage, et qu'il me tarde de retrouver.*

Lorsque tu verras cette toute petite créature, ton cœur battra certainement la même cadence que le mien, la même cadence que les cœurs de tous les jeunes parents qui vivent en ce monde. Je remercie Dieu de ce miracle qu'il nous a accordé. L'accouchement fut court et facile, car pas une seconde ne passa sans que je pense au bonheur qui nous serait bientôt offert. Pensant ensuite à votre regard bleu, j'ai choisi son nom.

Tu rentreras vite, du moins je l'espère, et nous serons enfin réunis, toi et moi, et notre adorable Marine.

J'attends ta venue,

Ton Océane,

En ce jour de Noël 1825

Le Havre, 21 mars 1826

À Madame Océane Fortune,

Madame,

J'espère que la naissance de votre enfant s'est déroulée dans la paix et sans heurt. J'ai appris du moins qu'il était né et que vous alliez bien par des gens du Havre de votre connaissance. J'aurais pu, voulu venir vous voir en m'arrêtant à Cherbourg, mais le capitaine en avait décidé autrement.

Je ne peux vous exprimer en quelques lignes tout mon trouble et ma tristesse. Mon ami, mon frère, mon plus précieux camarade, Marin, a basculé par dessus bord lors d'une tempête hivernale au milieu de l'Atlantique. Nous n'avons pu le sauver de son naufrage et avons perdu trois autres matelots.

La seule chose qui m'est parvenue dans la pénombre, c'est le plus pur cri d'espoir, du coeur et de l'âme confondus, que je n'ai jamais eu à entendre, et qui restera gravé dans ma mémoire. Celui que votre bien-aimé a poussé : « Océane ! Océane ! »

Il est retourné à vous, tant sa hâte était grande.

Puisse le malheur vous être épargné.

Avec tout mon respect et mon amitié,

Christophe Langelier

Le Havre, 21 mars 1826

À Madame Océane Fortune,

Madame,

J'espère que la naissance de votre enfant s'est déroulée dans la paix et sans heurt. J'ai appris du moins qu'il était né et que vous alliez bien par des gens du Havre de votre connaissance. J'aurais pu, voulu venir vous voir en m'arrêtant à Cherbourg, mais le capitaine en avait décidé autrement.

Je ne peux vous exprimer en quelques lignes tout mon trouble et ma tristesse. Mon ami, mon frère, mon plus précieux camarade, Marin, a basculé par dessus bord lors d'une tempête hivernale au milieu de l'Atlantique. Nous n'avons pu le sauver de son naufrage et avons perdu trois autres matelots.

La seule chose qui m'est parvenue dans la pénombre, c'est le plus pur cri d'espoir, du coeur et de l'âme confondus, que je n'ai jamais eu à entendre, et qui restera gravé dans ma mémoire. Celui que votre bien-aimé a poussé : « Océane ! Océane ! »

Il est retourné à vous, tant sa hâte était grande.

Puisse le malheur vous être épargné.

Avec tout mon respect et mon amitié,

Christophe Langelier